
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

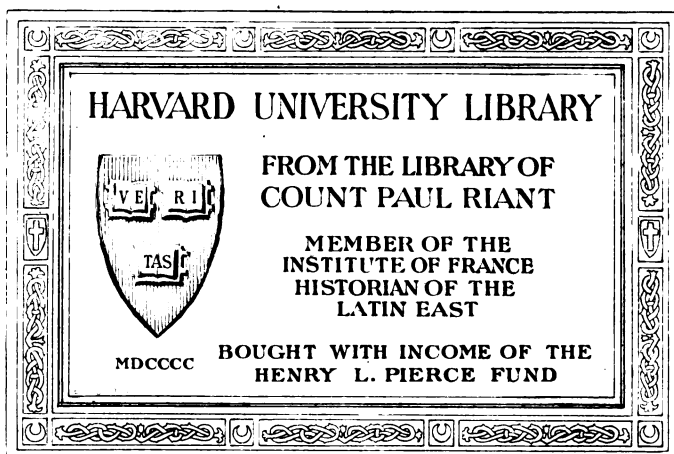
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

6273

53

6273.53



1056

SUR LA DÉRIVATION ET L'EMPLOI
DES TEMPS

DE LA
CONJUGAISON FRANÇAISE.

PAR
PER ADOLF GEIJER

UPSAL
W. SCHULTZ.
1869.

SUR LA DÉRIVATION ET L'EMPLOI DES TEMPS

DE LA
CONJUGAISON FRANÇAISE.

Dissertation

Présentée à la Faculté de Philosophie d'Upsal
et publiquement soutenue
dans la grande salle du Gustavianum
le 20 Mai 1869, à 10 heures du matin
pour obtenir le grade de docteur en philosophie,

PAR

PER ADOLF GEIJER
LICENCIÉ EN PHILOSOPHIE.

UPSAL
W. SCHULTZ.
1869.

62~~1~~3.53
7

Harvard College Library
Bent Collection
Henry-Lillie Pierce Fund
May 7, 1900.

"Aucune langue" — dit Madame de Staël en parlant de la langue française — "n'est plus claire et plus rapide, n'indique plus légèrement et n'explique plus nettement ce qu'on veut dire." C'est ainsi qu'elle caractérise cette langue qui, parmi les langues modernes, occupe un rang si élevé, et qui est estimée comme la plus élégante et la plus gracieuse de toutes. Et les qualités qui ont valu au français la haute considération dont il jouit parmi les gens cultivés, de quelque pays qu'ils soient, ce sont précisément celles qu'a indiquées Mme de Staël. La clarté, la netteté et la rapidité de l'expression sont les qualités heureuses qui lui donnent tant de charme, et qui le rendent si propre à être employé comme langue de conversation par préférence. Mais quelle est donc la cause que le français, plus qu'aucune autre langue, se soit approché de cette haute perfection qui doit être le but suprême de toutes les langues? En premier lieu, c'est dans le génie même de la nation dont il est parlé, qu'il faut la chercher. Ce qui caractérise les Français, c'est une grande vivacité de l'esprit, qui leur fait concevoir rapidement les idées et leur fait les exprimer d'une manière claire et précise. Ils saisissent vite ce qu'ils entendent, et ils expriment ce qu'ils veulent dire de manière à être compris sans peine. Mais en même temps que les Français ont l'esprit vif et plein de feu, en même temps ils aiment, au plus haut degré, l'ordre et la régularité en toutes choses. Cette qualité aussi s'est fait valoir dans la langue française; car, de toutes les langues vivantes, il n'y a aucune qui soit soumise à des règles plus exactes et plus rigoureuses. La con-

struction grammaticale du français admet très-peu de liberté, et c'est dans le choix d'expressions et non pas dans la construction de la phrase que le goût individuel peut se faire valoir. Ce manque de liberté dans la phraséologie ôte, il est vrai, un des plus grands charmes à la poésie; mais ce n'est pas là qu'il faut chercher les vrais mérites d'une langue, car, les langues ayant été créées pour être parlées, et non pas pour être chantées, c'est d'après les qualités de leur prose qu'il faut les apprécier. Or la prose française n'a rien perdu à cette sévère régularité, elle y a même gagné; car c'est cette régularité même qui en favorise le plus la clarté et la précision; c'est-à-dire qu'elle lui donne les qualités les plus importantes pour une langue. Il en résulte aussi comme conséquence l'heureuse nécessité d'éviter les périodes longues et embarrassées; jamais on ne trouve dans le français de ces périodes embrouillées, dont la longueur en fait oublier le commencement avant d'arriver à la fin. Mais de ce qui constitue le caractère de la langue française, il faut en chercher la source non-seulement dans le génie même de la nation française, mais encore dans la langue dont elle tire son origine. Or, il est généralement reconnu que cette langue est le latin; c'est-à-dire celle qui, parmi les anciennes langues, avait atteint le plus haut degré de développement. Elle est donc la noble fille d'une noble mère, et des dons qu'elle en a hérités, elle a fait un bon usage; elle n'a point dissipé son patrimoine, elle s'en est même servie de manière à surpasser sa mère à beaucoup d'égards. Car s'il faut reconnaître que le latin a plus de rythme et plus d'énergie, il faut aussi convenir que le français le surpasse de beaucoup en clarté et en régularité. La phraséologie latine est plus libre que ne l'est la française, ce qui donne le moyen de varier le style au gré de l'écrivain; s'il aime les inversions, il peut les employer autant que bon lui semble, sans que les règles de la construction s'y opposent. Mais plus la langue permet de liberté à cet égard, plus il devient difficile d'éviter les équivoques, et plus les difficultés de comprendre vite le vrai sens de la phrase deviennent nombreuses. Cicéron, par

exemple, dont le style est tant admiré, et qui est regardé comme représentant l'apogée du latin classique, a, de tout temps, été commenté par les savants, et, dans ses écrits, il y a encore bien des passages sur la traduction desquels les érudits ne s'accordent point. Ce n'est pas là un mérite, à ce qu'il nous semble; plutôt cela prouve un défaut dans la langue qu'il a employée. Voltaire, à qui on est d'accord d'adjuger la première place parmi les grands écrivains français, n'a jamais été commenté, au contraire; il n'en a pas besoin, ce serait peine perdue de le faire, car tout le monde comprend ce qu'il dit sans aucune aide; tant son style est clair et facile. Mais Voltaire n'en a pas seul le mérite; il le doit, en grande partie, à la langue dont il s'est servi. Il faut donc qu'en même temps que la langue française s'est formée du latin, en même temps elle en ait dévié dans sa construction; il faut qu'elle se soit laissée aller à un nouveau principe qui lui a imprimé un caractère, différant de celui de la langue latine. Or ce nouveau principe, on le trouve dans l'esprit d'analyse qui a présidé à la formation entière de l'idiome français. Le latin est ce que l'on est convenu d'appeler une langue synthétique; c'est-à-dire qu'à l'aide de différentes désinences, les principaux rapports des membres de la phrase y sont exprimés. Il est facile de concevoir quelle sera la conséquence de ce procédé; une grande liberté dans la construction des périodes en résulte, car on n'a pas besoin de considérer la place que le mot occupe dans la phrase pour saisir quel rôle il y joue; on le voit par sa désinence. Mais ce procédé a pourtant de grands inconvénients, et il faut avouer que, dans la pratique, il offre bien des difficultés. Premièrement, il est impossible d'éviter toujours les amphibologies, puisque les désinences ne sauraient suffire à exprimer tous les différents rapports des membres de la phrase. De plus, cela donne envie de soumettre la construction de la phrase plutôt aux lois de l'euphonie qu'à celles de la logique; ce qui contribue à la rendre vague et obscure. C'est donc aux dépens de la clarté que le latin est parvenu à cette harmonie rythmique et à cette concision, qui charment tant les admira-

teurs de la latinité. La langue française, au contraire, est une langue analytique; elle n'a point de cas; c'est la position du substantif avant ou après le verbe qui fait connaître, s'il en est le sujet ou le régime; et les rapports qui, dans le latin, sont exprimés par les autres cas, le français les exprime à l'aide de prépositions. De plus, elle n'a adopté qu'une partie des temps du verbe latin; à l'aide de verbes auxiliaires, elle supplée aux temps simples qui lui manquent, et c'est par une circonlocution qu'elle exprime la voix passive. Du pronom latin, *ille*, elle s'est créé un article; et pour exprimer le comparatif et le superlatif, elle se sert des adverbes de comparaison, et non pas de terminaisons spéciales. Voilà, en peu de mots, ce que l'esprit d'analyse a fait faire au français; et l'on ne saurait nier qu'il n'y ait là un progrès. Car la langue étant destinée à exprimer la pensée, il faut toujours que la meilleure langue soit celle qui puisse la rendre de la manière la plus simple et la plus claire. Or, tout ce procédé, qui vient d'être indiqué, n'a pour but que de simplifier et de rendre par un mot séparé toute idée, qui entre dans la pensée que l'on veut énoncer.

Mais quelle peut être la cause qu'en se formant, le français ait tant dévié du chemin que lui avait tracé le latin? Qu'est-ce qui a fait obéir le français à cet esprit d'analyse, qui s'est fait valoir dans sa construction entière? Il faut bien en chercher une raison plus palpable que l'amour seul de la précision; car si le latin a pu s'en passer, pourquoi le français ne pourrait-il le faire? Or, ce qui a rendu absolument nécessaire d'abandonner le système synthétique sur lequel est fondée la grammaire latine, c'est la manière de laquelle ont été prononcés les mots latins que le français a adoptés. Dès longtemps on a découvert que l'accent latin joue un rôle bien important dans la langue française, et l'on a établi comme règle, que dans les mots français de première formation, l'accent tonique reste toujours sur la voyelle qui le portait en latin. Or, en se rappelant que, d'après la règle générale de l'accentuation française, l'accent tonique se trouve sur la dernière syllabe quand elle n'est pas muette; et sur l'avant-dernière, quand la dernière

syllabe est muette, il est facile de concevoir quelle doit être l'influence que la prononciation a exercée sur le système grammatical de la langue française. Puisque, dans les mots latins, c'est la pénultième et l'antépénultième qui portent l'accent, il en résulte qu'en français, la plupart des terminaisons latines ne se font plus entendre distinctement, et, par conséquent, deviennent incapables d'y jouer le même rôle qu'elles l'ont fait dans le latin; car il faut bien que les terminaisons soient distinctement prononcées, pour qu'elles puissent remplir la fonction importante qui leur est réservée dans les langues synthétiques. Or, les terminaisons ayant perdu leur importance, le français les a rejetées, et il a eu recours à un autre système grammatical, savoir le système analytique, dont nous avons déjà cherché à montrer les grands avantages.

Mais de même qu'il n'y a pas de langues purement synthétiques, de même il n'y en a pas non plus qui soient purement analytiques; et le français n'a pas développé jusqu'aux dernières conséquences le système qu'il avait choisi. C'est surtout dans une classe de mots que l'on trouve encore bien des restes de la grammaire latine; ce sont les verbes. Comme, déjà plus haut, nous l'avons indiqué, la langue française n'a pas adopté la conjugaison latine entière; mais elle en garde néanmoins une partie assez considérable; et c'est à l'heureux mélange des deux systèmes différents qu'elle doit cette richesse de temps, qui la rend capable d'exprimer si délicatement les plus légères nuances des divers rapports que le verbe doit énoncer. De même que les autres langues romanes, elle s'est même essayée à créer, d'après la méthode synthétique, de nouveaux temps simples, et c'est ainsi qu'elle a formé le futur, dont elle n'a pas adopté la forme latine, et le conditionnel, auquel la conjugaison latine n'offre pas de temps correspondant.

Ayant choisi la dérivation et l'emploi des temps de la conjugaison française pour sujet de notre petit traité, nous avons cherché, autant qu'il nous a été possible, à y réunir les principaux résultats des recherches savantes qu'ont faites, sur ce sujet, les plus profonds grammairiens de notre temps.

Formation des temps de la conjugaison française.

En comparant la conjugaison française à celle du latin, il est facile de voir que l'une tire son origine de l'autre, que la conjugaison latine est la base sur laquelle a été construite la conjugaison française. Mais en même temps, il faut avouer qu'en s'appropriant la conjugaison latine, la langue française a usé fort librement de son héritage; elle n'a conservé qu'une partie de ses formes; le reste, elle l'a rejeté, comme on jette un vêtement usé, dont on ne veut plus se servir. Dans la voix active de la conjugaison latine, il n'y a, comme on le sait, que des temps simples, desquels la conjugaison française n'a adopté que cinq; des autres, qui sont aussi au nombre de cinq, elle n'a pas fait usage. Il faut en chercher la raison dans la ressemblance qu'ont eue leurs terminaisons à celles d'autres temps, à cause de laquelle on a risqué de les confondre; ce qu'on a évité en les remplaçant par d'autres formes plus distinctes. Ces nouvelles formes, le français les a créées de deux manières, l'une purement analytique, l'autre synthétique, quoique fondée sur un procédé aussi analytique que la première. En cherchant l'origine de tous les temps de la conjugaison française, nous aurons l'occasion de montrer comment le français a formé les temps qui ne dérivent pas directement de temps latins. Quant à la voix passive de la conjugaison latine, elle a été abolie dans le français, qui n'a pas de verbes passifs proprement dits, comme nous le démontrerons dans la suite.

N'ayant point l'intention de démontrer la formation entière de la conjugaison française, nous nous bornerons, dans le tableau suivant, à montrer lesquels des temps simples latins se sont continués dans le français. Pour cet effet, nous avons choisi la première conjugaison, puisque, de toutes les conjugaisons françaises, elle contient le plus grand nombre de verbes, et que les temps correspondants des autres conjugaisons ont tous la même dérivation. Aussi, il nous semble inutile à notre but

d'indiquer les légères modifications qu'a subies quelquefois la finale; comme, par exemple, l'addition d'une *s* paragogique, ou la suppression du *t* final à la troisième personne du singulier de quelques temps etc.

Voix active.

Dans cette voix, on trouve deux sortes de temps: ceux qui sont exprimés par un seul mot, et ceux qui en comprennent deux. Ceux-là sont appelés *Temps simples*, au contraire des derniers que l'on appelle *Temps composés*.

Temps simples.

Toute forme de temps simple contient deux éléments distincts: le radical et la terminaison, qui ont chacun leur rôle à remplir: celui du radical est de marquer l'idée même du verbe et pas autre chose; celui de la terminaison est d'exprimer les diverses modifications de l'idée représentée par le radical. Dans *nous vendons*, par exemple, le radical *vend* ne marque que l'action même de vendre, tandis que la terminaison *ons* indique que le sujet du verbe est de la première personne du pluriel, que c'est au moment actuel que cette action a lieu, et qu'elle a lieu effectivement; c'est-à-dire que le rôle de la terminaison est de désigner la personne, le nombre, le temps et le mode. Cette règle générale n'est pourtant pas sans exception, car on trouve des formes ayant l'accent sur le radical, où la terminaison ou bien est sourde, c'est-à-dire qu'elle ne se fait pas entendre distinctement, ou bien a totalement disparu.

Temps simples formés de temps simples latins.

Mode indicatif.

Présent

Latin	Langue d'oïl	Français moderne
<i>Port-o</i>	<i>Port</i>	<i>Port-e</i>
<i>Port-as</i>	<i>Port-es</i>	<i>Port-es</i>

<i>Port-at</i>	<i>Port-et</i>	<i>Port-e</i>
<i>Port-amus</i>	<i>Port-omes</i>	<i>Port-ons</i>
<i>Port-atis</i>	<i>Port-ets</i>	<i>Port-ez</i>
<i>Port-ant</i>	<i>Port-ent</i>	<i>Port-ent.</i>

Ce temps est donc très-régulièrement formé du temps correspondant latin; l'accent reste toujours sur la même syllabe que dans le latin, et les terminaisons ont été modifiées conformément au génie de la prononciation française.

Imparfait.

Latin	Langue d'oïl	Français moderne
<i>Port-abam</i>	<i>Port-eve, oïe</i>	<i>Port-ais</i>
<i>Port-abas</i>	<i>Port-eves, oïes</i>	<i>Port-ais</i>
<i>Port-abat</i>	<i>Port-evet, oït</i>	<i>Port-ait</i>
<i>Port-abamus</i>	<i>Port-ïemes</i>	<i>Port-ions</i>
<i>Port-abatis</i>	<i>Port-ïes</i>	<i>Port-iez</i>
<i>Port-abant</i>	<i>Port-event, oïent</i>	<i>Port-aient.</i>

Dans ce temps-ci, les terminaisons latines ont été fort modifiées et la syncope a été très-considérable. Mais néanmoins, il n'est point douteux que ce temps ne dérive du temps correspondant latin; ce qui est démontré d'une manière incontestable par les terminaisons *eve* etc. de l'ancien dialecte bourguignon.

Passé défini.

Latin	Langue d'oïl	Français moderne
<i>Port-avi</i>	<i>Port-ai</i>	<i>Port-ai</i>
<i>Port-asti</i>	<i>Port-as</i>	<i>Port-as</i>
<i>Port-avit</i>	<i>Port-at</i>	<i>Port-a</i>
<i>Port-avimus</i>	<i>Port-ames</i>	<i>Port-âmes</i>
<i>Port-astis</i>	<i>Port-astes</i>	<i>Port-âtes</i>
<i>Port-arunt</i>	<i>Port-erent</i>	<i>Port-èrent.</i>

C'est donc le parfait de l'indicatif du latin qui a donné ce temps, dont la formation offre très-peu d'irrégularités, si l'on considère que c'est des formes syncopées latines qu'il faut dériver.

Mode subjonctif.

Présent

Latin	Langue d'oïl	Français moderne
<i>Port-em</i>	<i>Port-e</i>	<i>Port-e</i>
<i>Port-es</i>	<i>Port-es</i>	<i>Port-es</i>
<i>Port-et</i>	<i>Port-et</i>	<i>Port-e</i>
<i>Port-emus</i>	<i>Port-iemes</i>	<i>Port-ions</i>
<i>Port-etis</i>	<i>Port-ies</i>	<i>Port-iez</i>
<i>Port-ent</i>	<i>Port-ent</i>	<i>Port-ent.</i>

Ce qui, dans la formation de ce temps, mérite le plus d'attention, c'est l' *i* que, dans la première et dans la seconde personne du pluriel, on trouve ajouté devant la terminaison. M. de Chevallet suppose que l'on a voulu régler ces formes sur celles de la forme non inchoative de la seconde conjugaison latine — par exemple, *sentiamus sentiatis* —; ce qui est possible, quoiqu'il semble plus naturel de dériver cet *i* de la diphtongaison de l' *e* accentué, comme il faut le faire de la même voyelle dans les mêmes personnes du pluriel du temps suivant.

Imparfait.

Latin (Plusquamperfectum)	Langue d'oïl	Français moderne
<i>Port-assem</i>	<i>Port-asse</i>	<i>Port-asse</i>
<i>Port-asses</i>	<i>Port-asses</i>	<i>Port-asses</i>
<i>Port-asset</i>	<i>Port-ast</i>	<i>Port-ât</i>
<i>Port-assemus</i>	<i>Port-assiemes</i>	<i>Port-assions</i>
<i>Port-assetis</i>	<i>Port-assies</i>	<i>Port-assiez</i>
<i>Port-assent</i>	<i>Port-assent</i>	<i>Port-assent.</i>

C'est donc du plus-que-parfait du subjonctif latin que dérive ce temps, dont la formation, comme on peut le voir, n'offre aucune irrégularité. L'imparfait du subjonctif latin, de même que le parfait du même mode, n'a laissé aucune trace

dans le français. Peut-être qu'ils ont eu trop de ressemblance pour être distingués l'un de l'autre, et que, par ce motif, ils ont été rejetés comme inutiles, tous les deux.

Ces temps sont les seuls qui soient communs aux conjugaisons latine et française; tous les autres temps des verbes latins ne se retrouvent pas dans le français. On en trouve la raison, comme déjà plus haut, nous l'avons indiqué, dans le génie même de la prononciation française, qui exige que l'accent tonique soit toujours sur la dernière syllabe sonore du mot. Le latin, au contraire, l'exige sur la pénultième ou l'antépénultième. Mais malgré cette grande différence entre les deux langues, le français, en se formant, a très-fidèlement gardé l'accent sur la syllabe accentuée du mot latin; d'où s'est ensuivi un assourdissement ou une contraction de la terminaison latine inaccentuée, qui a fini par rendre indistinctes et, par conséquent, inutiles plusieurs désinences latines qui n'ont pas eu assez de corps pour résister à cette altération. De cette manière, plusieurs temps des verbes latins eurent tant de ressemblance entre eux qu'il devint nécessaire ou bien de les supprimer tous, ce que l'on a fait du plus-que-parfait et du futur antérieur de l'indicatif, de l'imparfait et du parfait du subjonctif; ou bien de n'en garder que l'un, ce qui est la cause de la suppression du futur absolu, que l'on a risqué de confondre avec l'imparfait de l'indicatif ou bien avec le présent du subjonctif. C'est donc une perte considérable qu'a faite ainsi la conjugaison française, et, pour s'en dédommager, elle a eu recours à la périphrase; c'est-à-dire qu'elle a séparé les éléments formels et les éléments logiques de la pensée. Pour exprimer les diverses modifications du verbe principal, elle se sert d'un verbe auxiliaire. Dans la plupart des temps, ainsi formés, l'auxiliaire reste séparé du verbe principal: il n'y en a que deux où l'auxiliaire a été ajouté comme terminaison au verbe même; savoir le futur et le conditionnel présent, qu'il faut donc compter parmi les temps simples, puisqu'ils sont exprimés par un seul mot.

Temps simples formés d'une périphrase latine.

Futur absolu.

L'origine de ce temps doit être cherchée dans une tournure dont les Latins se sont servis quelquefois pour exprimer l'idée du futur: c'est que, pour ce but, ils ont joint le présent de l'indicatif de *habere* à l'infinitif du verbe principal. Au commencement, cette locution, que l'on trouve déjà dans le latin classique, a servi à marquer un devoir, une intention; mais plus tard, elle a perdu, dans la basse latinité, cette signification de mode, laquelle, du reste, a beaucoup d'affinité avec le futur, et elle a fini par être employée au lieu du futur absolu. Afin d'éviter la ressemblance que devait offrir, dans le français, un temps formé du futur latin avec l'imparfait de l'indicatif ou bien avec le présent du subjonctif, on eut recours à cette locution pour créer un nouveau futur que l'on pût facilement distinguer des autres formes verbales. Le futur absolu du français est donc composé de l'infinitif du verbe principal et du présent de l'indicatif de l'auxiliaire *avoir*; mais néanmoins, il faut le regarder comme temps simple, puisque, l'auxiliaire y étant toujours joint au verbe même, il n'offre à la vue qu'un seul mot, et qu'il en faut faire l'analyse pour découvrir qu'en effet la terminaison de ce temps n'est autre chose que le présent de l'auxiliaire. Dans la plupart des verbes, on n'a rien changé, dans ce temps, ni à l'infinitif ni à l'auxiliaire; à l'exception, toutefois, de la première et de la seconde personne du pluriel, où le radical inaccentué de l'auxiliaire est toujours supprimé.

Conditionnel présent.

Ce temps tire son origine d'une tournure analogue à celle à laquelle le français doit le futur absolu. L'emploi de l'infinitif du verbe principal est commun à tous les deux temps, et l'auxiliaire *avoir* remplit aussi dans ce temps-ci la fonction de terminaison; mais au lieu du présent, comme dans le futur,

c'est de l'imparfait de l'auxiliaire que, cette fois, on a fait usage pour former la terminaison. Mais ce temps de l'auxiliaire n'a point été aussi facile à façonner en terminaison que l'était le présent, dont toutes les personnes du singulier et la troisième du pluriel sont des monosyllabes; il a été nécessaire de lui faire subir une forte syncope, au moyen de laquelle on s'est débarrassé du radical *av*, de sorte qu'il n'en est resté que la finale. Ce temps ayant été formé de fort bonne heure — on le trouve déjà dans les lois de Guillaume le Conquérant — ce procédé est impossible à constater par des preuves palpables, mais il a été admis, et pour de bonnes raisons, par la plupart des grands philologues qui ont traité ce sujet. Néanmoins M. de Chevallet le conteste, en prétendant que c'est de l'imparfait du subjonctif latin que ce temps doit être dérivé. Il faut avouer qu'il y a, en effet, beaucoup d'analogie entre ces deux temps: ils sont employés, tous les deux, pour exprimer l'idée d'éventualité, et même dans leur forme extérieure, il y a une certaine ressemblance qui pourrait faire croire que l'un tire son origine de l'autre. Au premier coup d'oeil, il ne semble point absurde de dériver, par exemple, *punirait* de la forme *puniret*; ni la signification ni la forme, mais au premier coup d'oeil seulement, ne s'y opposent. Mais il y a pourtant une circonstance qui rend cette dérivation peu vraisemblable; c'est que, dans les deux formes, l'accent tonique ne se trouve pas sur la même syllabe, et, comme nous l'avons déjà vu, le français a toujours cherché à le garder sur la syllabe accentuée de la forme latine. Dans la conjugaison française, il y a très-peu d'exceptions de cette règle, et ce n'est que dans les formes où, dans le latin, l'antépénultième est accentuée que l'on en trouve. La formation de ce temps offrirait donc une irrégularité assez grave, pour que l'on soit tenté d'en chercher l'origine d'autre part, et, une fois cela admis, l'idée de le dériver d'une périphrase analogue à celle qui a donné naissance au futur français, s'offre d'elle-même. Et, en considérant combien la syncope a été considérable dans la formation de l'imparfait français, la suppression du radical *av* de l'auxiliaire, lequel, du reste, ne porte pas

l'accent, devient très-vraisemblable. Et l'idée qu'exprime le conditionnel a aussi tant d'analogie avec celle du futur qu'il semble très-naturel que ces deux temps soient formés de périphrases analogues. En décomposant le futur absolu, on trouve que c'est l'infinitif qui y marque l'idée de futur, tandis que l'auxiliaire indique que c'est au temps présent que se rapporte cette notion d'un temps à venir qui est contenue dans l'infinitif. Dans *il punira*, par exemple, qui se décompose en *il a à punir*, il faut que l'infinitif exprime non-seulement l'idée même du verbe, prise substantivement, mais encore qu'il y ajoute une notion accessoire de futur; car, l'auxiliaire étant au présent de l'indicatif, on ne saurait prétendre que l'idée du futur y soit contenue. La fonction de l'auxiliaire est donc de lier l'infinitif au sujet, de marquer la personne, le nombre et le mode, ainsi que d'indiquer que c'est relativement au moment actuel que, dans l'infinitif, l'idée du verbe est conçue comme postérieure. De même que le futur, le conditionnel désigne aussi une idée de postériorité; ce qui, ici encore, est exprimé par l'infinitif. Ce sont donc les temps différents de l'auxiliaire, à l'aide desquels on les a formés, qui, entre eux, constituent la différence. Au conditionnel, c'est de l'imparfait de l'indicatif de l'auxiliaire que l'on a fait usage, et, par conséquent, l'idée exprimée par l'infinitif est ici conçue comme postérieure, non au moment actuel, mais à un moment passé. *Il punirait* se décompose donc en *il avait à punir*, c'est-à-dire qu'il avait à un moment donné l'intention de punir, laquelle serait réalisée plus tard. C'est donc à juste titre que M. Mätzner a donné à ce temps le nom du *Futur de l'Imparfait*, nom, qui en exprime si nettement la notion caractéristique.

Temps composés.

Les temps composés sont ceux qui sont formés de deux mots, séparément écrits, dont l'un est le participe passé du verbe à conjuguer, l'autre un temps simple de l'auxiliaire *avoir* ou bien de l'auxiliaire *être*. Il y a donc dans tout temps composé deux mots, qui ont chacun leur rôle limité: celui du par-

ticipe est d'indiquer le fait, et que ce fait a eu lieu; tandis que celui de l'auxiliaire est de marquer les circonstances de personne, de nombre et de mode, ainsi que le moment auquel doit se rapporter le fait qui, dans le participe, est conçu comme passé. Par conséquent, il n'est point nécessaire que les temps composés expriment un fait déjà passé par rapport au moment actuel; mais il faut toujours que ce fait y soit conçu comme passé, soit que le moment auquel il se rapporte, soit le moment actuel, ou qu'il se trouve dans le temps passé ou bien dans celui à venir.

Comme nous l'avons déjà dit, c'est pour se dédommager de sa perte considérable de temps simples latins que le français a eu recours à la formation de temps composés. Mais une fois la voie ouverte, il lui fut donné un beau champ pour acquérir de nouveaux temps, et il en a bien profité; car en compensation des temps perdus, il s'en est procuré un nombre de nouveaux, plus grand que celui des temps latins qu'en se formant, il n'avait pas adoptés. La langue française ayant fait usage de tous les temps simples de l'auxiliaire pour former des temps composés, il s'ensuit que le nombre de ces derniers est exactement égal à celui des temps simples, et, par conséquent, il faut que tous les temps, simples et composés, de la conjugaison française soient au nombre de quatorze; tandis que, dans la conjugaison latine, nous n'en trouvons que dix, qui sont tous simples. Outre les deux conditionnels, auxquels le latin n'a pas de temps correspondants, il y a donc, dans le français, deux temps de plus que dans le latin. Ces deux temps, on les retrouve dans le passé de l'indicatif; car tandis que, dans ce mode, le latin n'a que trois temps qui marquent le passé, le français en a cinq. Le tableau suivant nous montrera tous les temps français et leurs correspondants dans le latin; s'il y en a.

Latin.

Français.

Présent.

Præsens Indicativi.

Présent de l'Indicatif.

*Porto.**Je porte.*

Præsens Coniunctivi.

Présent du Subjonctif.

*Portem.**Que je porte.**Passé.*

Imperfectum Indicativi.

Imparfait de l'Indicatif.

*Portabam.**Je portais.*

Imperfectum Coniunctivi.

Imparfait du Subjonctif.

*Portarem.**Que je portasse.*

Perfectum Indicativi.

Passé défini.

*Portavi.**Je portai.*

Passé indéfini.

J'ai porté.

Perfectum Coniunctivi.

Passé du Subjonctif.

*Portaverim.**Que j'aie porté.*

Plusquamperfectum Indicativi.

Plus-que-parfait de l'Indicatif.

*Portaveram.**J'avais porté.*

Passé antérieur.

J'eus porté.

Plusquamperfectum Coniunctivi.

Plus-que-parfait du Subjonctif.

*Portavissem.**Que j'eusse porté.**Futur.*

Futurum simplex.

Futur absolu.

*Portabo.**Je porterai.*

Futurum exactum.

Futur antérieur.

*Portavero.**J'aurai porté.*

Conditionnel présent.

Je porterais.

Conditionnel passé.

J'aurais porté.

Ainsi on trouve que la conjugaison française offre une grande richesse de temps; ce qui, au plus haut degré, favorise la précision et la clarté de l'expression, qu'affecte particulièrement la langue française. Pour y parvenir, il lui a fallu recourir, il est vrai, à la formation de temps composés; ce qui a beaucoup contribué à lui ôter ce rythme harmonieux et plein de nerf dans la formation des périodes, que l'on admire tant chez les classiques latins. La périphrase — et les temps composés sont à regarder comme des périphrases — rend la pensée d'une manière très-claire, très-facile à comprendre; et c'est là qu'est son grand mérite: mais en même temps elle lui ôte cette énergie virile et ce souffle poétique, qui donnent tant de charme à l'expression brève et concise. Les mots célèbres de César: *veni, vidi, vici*, par exemple, sont d'autant plus énergiques et expressifs, que chacun de ces trois mots renferme une pensée tout entière. Pour les traduire en français, il faut employer trois périphrases de trois mots chacune: *je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu*. Sans doute que ces périphrases expriment exactement les mêmes pensées; mais, à ce qu'il nous semble, elles les rendent d'une manière moins énergique et moins expressive.

Voix passive.

On sait que, déjà dans le latin, la voix passive n'a pas de temps simples pour exprimer le passé: rien d'étrange alors que le français, obéissant à sa tendance analytique, ait fidèlement suivi la voie dans laquelle s'est déjà engagé le latin. A force d'analyser, le français est parvenu à se défaire complètement de la voix passive; car on ne saurait ainsi nommer la circonlocution qui y remplace le passif du latin. Cette circonlocution est formée du participe passé du verbe attributif, qui alors renferme en soi l'idée de passivité, et d'un temps personnel du verbe substantif *être*, qui sert à exprimer le rapport de l'attribut au sujet. Il serait inexact de dire que le verbe *être* joue ici le rôle d'auxiliaire, comme il le fait dans la voix active des verbes neutres qui en font usage pour former leurs temps composés. Comme nous l'avons montré plus haut, le

rôle de l'auxiliaire est de substituer la terminaison; c'est-à-dire que ce qui, dans les temps simples, est marqué par la terminaison, l'auxiliaire l'exprime dans les temps composés; sauf l'idée de temps qui est contenue dans le participe. Dans *il est parti*, par exemple, *parti* indique le fait même, et que ce fait a eu lieu; tandis que *est* marque les circonstances de personne, de nombre et de mode, et que c'est relativement au moment actuel que, dans le participe, le fait est conçu comme antérieur. De même, dans *il partit*, le radical *part* exprime le fait, mais sans aucune fixation du temps; tandis qu'outre les mêmes idées accessoires qui, dans l'autre exemple, résident dans l'auxiliaire, la terminaison *it* marque que ce fait eut lieu à un moment passé. Tout autre est la fonction du verbe *être* dans la proposition passive: dans *je suis sauvé*, par exemple, le participe ne marque plus l'idée de temps; c'est-à-dire qu'il ne faut plus le regarder que comme un adjectif verbal; tandis que *suis* est le verbe de la phrase. De même que, dans *je suis heureux*, le verbe *être* ne peut pas être regardé comme auxiliaire, de même on ne saurait dire qu'il en joue le rôle dans les circonlocutions passives. Dans la phrase: *il est riche et estimé*, par exemple, nous avons deux attributs, dont l'un est un adjectif, l'autre est un participe passé: or, si l'on prétend que, dans les propositions passives, le verbe *être* n'est qu'un auxiliaire, on sera réduit à lui attribuer dans cet exemple à la fois la fonction de verbe substantif et celle d'auxiliaire; ce qui paraît absurde et inaccordable. Il vaut donc mieux dire que le français n'a pas de verbes passifs proprement dits. Il en est autrement dans le latin; car dans les temps composés du passif latin, le participe conserve encore l'idée de temps, et, par conséquent, les formes du verbe *esse* n'y ont qu'à marquer le moment auquel se rapporte ce qui, dans le participe, est exprimé comme passé; c'est-à-dire que *esse* y remplit la fonction d'un auxiliaire. *Amatus*, par exemple, dans les temps composés de la voix passive latine, ne doit pas être rendu par *aimé* seul, mais par *ayant été aimé*: *amatus sum* ne signifie pas *je suis aimé*, mais *j'ai été aimé*. Voilà donc la raison de l'emploi du

présent de l'auxiliaire *esse* pour former le parfait du passif latin; tandis que, dans le français, le présent du verbe substantif *être* joint à un participe passé ne marque, dans une proposition passive, que le moment actuel.

Emploi des temps.

Au moment de parler, la durée se divise naturellement en trois parties: le moment actuel où l'on parle, c'est le *présent*; tout ce qui l'a précédé, c'est le *passé*; tout ce qui le suivra, c'est le *futur*. Comme, dans la phrase, c'est toujours le verbe qui énonce dans quelle partie de la durée a lieu ce qui compose la phrase, il est nécessaire qu'il ait des formes particulières pour indiquer ces trois époques différentes. C'est à ces formes que l'on a donné le nom de *temps*; c'est-à-dire que le *temps* est une modification du verbe qui indique dans laquelle de ces trois parties de la durée a lieu le fait que le verbe désigne. Or, en ne rapportant ce fait qu'à l'instant de la parole, il est impossible d'avoir plus de trois temps; savoir: le *présent* qui exprime la simultanéité; le *passé indéfini*, qui exprime l'antériorité, et le *futur absolu*, qui exprime la postériorité. Ces trois temps, à rapport simple, s'appellent *temps principaux*. Mais en même temps que l'on rapporte à l'instant de la parole le fait qu'énonce le verbe, en même temps, on peut aussi vouloir établir un rapport avec une seconde époque, autre que celle où l'on parle. Le moment actuel étant indivisible, il est nécessaire qu'alors ce fait soit ou dans le passé ou dans le futur. Pour cet effet la conjugaison française offre cinq temps: quatre pour le passé et un pour le futur. Ces cinq temps, à rapport double, s'appellent *temps secondaires*.

Quant aux deux *conditionnels*, ils ont cela de particulier qu'ils ne rapportent pas l'idée du verbe au moment de la parole; ce qui les caractérise, c'est d'exprimer un rapport de postériorité.

rité relativement à une idée désignée par un autre verbe qui est à un temps passé. Il semble donc qu'ils doivent être rangés parmi les temps secondaires, quoiqu'ils diffèrent en cela des autres temps de cette classe qu'ils ne marquent pas un double rapport.

Dans le français, ce n'est que dans le mode indicatif que l'on trouve tous ces temps. Le mode subjonctif n'en a que quatre; savoir: le *présent*, l'*imparfait*, le *passé indéfini* et le *plus-que-parfait*.

Mode indicatif.

Temps principaux.

Présent. — Ce temps marque un rapport de simultanéité à l'instant de la parole.

1. Il faut donc employer ce temps dans les cas suivants:

a. — pour indiquer ce qui coïncide avec le moment de la parole:

Maintenant que nous sommes en règle avec sa grande ombre, occupons-nous de son remplaçant. (Augier)

b. — pour exprimer une action ou un état qui a commencé dans un temps passé, et qui, à l'instant de la parole, continue encore:

L'éducation obligatoire fonctionne depuis des années en Suisse, en Allemagne, en Suède. (Augier).

Il y a dix ans que nous habitons la même maison. (Sardou)

c. — pour exprimer ce qui, à l'époque actuelle, arrive souvent; sans qu'il ait lieu à l'instant de la parole:

Quand je lis les histoires de ce beau XVI^e siècle, je suis en extase. (Octave Feuillet)

Je parle le matin, et j'écris le soir. (Scribe)

d. — pour exprimer les vérités générales:

Dieu gouverne l'univers. (Acad.)

Le cœur a ses raisons, que la raison ne connaît pas; on le sent en mille manières. (Pascal)

- e. — pour exprimer une chose passée que l'on considère comme ayant lieu au moment actuel :

Un simple gardien de troupeaux, custos gregis! comme dit le poëte. (Octave Feuillet)

Dans un autre discours, le même orateur s'écrie : "Le sénat a décerné etc. (Napoléon III)

2. Ce temps doit être employé au lieu du *futur absolu* après la conjonction conditionnelle *si* :

Le jour où je serai à mon aise avec lui, si ce jour vient jamais, . . . , je serai soulagée d'un grand poids. (Octave Feuillet).

Si vous venez me voir, vous serez bien reçu. (Acad.)

3. Ce temps est souvent employé au lieu du *passé défini*, du *passé indéfini* et du *futur absolu* dans les cas suivants :

- a. — dans les récits au lieu du *passé défini* afin de frapper fortement l'imagination :

Il se réveille en sursaut, tout égaré; il se tâte, il appelle, il crie, il sonne. Son valet de chambre accourt. Suis-je mort, suis-je en vie? s'écria Rustan. (Voltaire)

Pendant que ces événements se passaient à Gergovia, les Eduens se jettent sur les citoyens romains. (Napoléon III.)

Remarque — Pour ce but, on fait aussi emploi de l'*infinitif* précédé de la préposition *de* :

Comme il prononçait ces paroles en poussant de profonds soupirs, voilà la base de la montagne qui s'ouvre, une longue galerie en voûte se présente aux yeux éblouis; et Rustan de s'écrier, et ses gens de se jeter à genoux, et de tomber d'étonnement à la renverse, et de crier miracle, et de dire: Rustan est favori de Vitsnou; il sera le maître du monde. Rustan le croyait, il était hors de lui. (Voltaire)

- b. — au lieu du *passé indéfini* et du *futur* pour exprimer ce qui vient d'arriver, et ce qui va bientôt arriver :

Mme d'Ervin m'écrit encore ce matin qu'elle désire vivement que vous soyez témoin de la cérémonie de ce soir. (Mme de Staël)

Je reçois à l'instant une lettre à mon hôtel. (Scribe)

Dites à M. le comte que je suis à lui dans un instant. (Augier).

J'en ai même deux pour le quart d'heure, un qui part et l'autre qui arrive. (Octave Feuillet)

- c. — au lieu du *futur* pour exprimer une résolution formée et ce qui arrivera infailliblement:

Quand vous voudrez, nous vous suivons. (Octave Feuillet)

C'est demain qu'expire le délai fatal. (Augier)

Puisque vous allez demain à la cour, je vous prie d'y porter les papiers ci joints. (Racine)

Nous partons mardi matin pour aller camper sous Mons. (Idem)

Cet événement m'a tué: la maladie dont je meurs vient de là. (Mme de Staël)

Passé indéfini — Ce temps marque un rapport d'antériorité absolue à l'instant de la parole.

1. Il faut donc employer ce temps quand on veut exprimer une chose comme étant arrivée, sans la rapporter à une époque, autre que celle où l'on parle:

Dieu a créé le ciel et la terre. (Acad.)

S'il m'a comparée aux nymphes de la Fable, il a eu tort. (Octave Feuillet)

Je sais tout; un merle m'a tout raconté ce matin. (Voltaire)

S'il n'a pas déjà gagné le continent, c'en est fait de ses jours (Scribe)

Tu as possédé, et tu ne possédais pas. (Voltaire)

2. Ce temps est souvent employé au lieu du *passé défini*, du *présent* et du *futur antérieur* dans les cas suivants:

- a. — dans le style familier, au lieu du *passé défini* pour marquer ce qui est arrivé à une époque indiquée qui est entièrement écoulée :

Mon mari m'a conduite hier à Versailles. (Octave Feuillet)

Je les lisais quand vous êtes entré. (Sardou)

Hier, cependant, vous m'avez fait vos adieux. (Scribe)

- b. — au lieu du *passé défini* pour donner plus de vivacité à la relation d'un événement :

A peine ma lettre a-t-elle été partie, qu'il est arrivé à Vitré huit cents cavaliers. (Mme de Sévigné)

Nous cheminions joyeusement depuis quelques minutes, et je n'étais pas le moins gai de la bande, quand madame de P. est venue subitement se placer à côté de moi. (Octave Feuillet)

Je ne sais depuis combien de temps je dormais, quand j'ai été réveillé tout à coup par un certain ébranlement du sol dans mon voisinage immédiat : je me suis levé brusquement, et j'ai vu à quatre pas de moi, dans l'avenue, une jeune femme à cheval. (Idem)

- c. — au lieu du *présent* pour exprimer ce qui est arrivé, et qui a lieu encore :

Et savez-vous, ma chère, une sotte idée qui m'a poursuivie depuis le moment où j'ai reçu cette lettre infâme. (Octave Feuillet)

- d. — au lieu du *futur antérieur* pour indiquer une chose qui sera bientôt faite :

Attendez, j'ai fini dans un moment. (Girault-Duvivier)

Futur absolu — Ce temps marque un rapport de postériorité absolue à l'instant de la parole.

1. Il faut donc employer ce temps dans les cas suivants :

- a. — pour exprimer ce qui aura lieu :

J'en serai instruit dans un moment. (Voltaire)

Quand je ne serai plus, aucun ami ne mettra un peu d'herbe sur mon corps pour le garantir des mouches. (Chateaubriand)

Pendant que je m'habillerai, vous me direz votre page de catéchisme. (Octave Feuillet)

- b. — pour exprimer ce qui a déjà lieu et qui est supposé avoir lieu encore plus ou moins de temps :

Tant qu'il occupera cette place, il en remplira les devoirs. (Acad.)

Tant que l'homme naîtra de la femme, il y aura en lui quelque chose de defectueux. (Octave Feuillet)

2. Dans les phrases hypothétiques qui se rapportent à un temps futur, ce temps doit être employé dans la proposition principale quand on suppose que la condition pourra arriver; et dans toutes les deux propositions, lorsque, en ce cas, la proposition secondaire n'est pas précédée de la conjonction *si* :

Il dit que, si vous partez, il vous suivra. (Acad.)

Quand vous vous désolerez, cela ne le rappellera pas à la vie (Augier)

Que veux-tu, ma fille, quand nous perdrons la tête, cela ne remédiera à rien. (Octave Feuillet)

3. Ce temps est souvent employé dans les cas suivants :

- a. — au lieu de *l'impératif* :

Tu aimeras ton prochain comme toi-même. (Nouv. Test. ed. Martin)

Tu conduiras mon valet de chambre et mes bagages dans mon appartement. (Augier)

- b. — au lieu du *présent* pour exprimer une supposition :

Madame de Maintenon est fort occupée de la comédie qu'elle fait jouer par ses petites filles; ce sera une fort belle chose, à ce que l'on dit. (Mme de Sévigné)

Peut-être plusieurs s'imagineront que la formation des langues est un champ où le hasard a une large part. (Littre)

Nous sortîmes du cabinet; et alors, pour une raison que le lecteur devinera fort aisément, M. l'inspecteur tira son cadenas, qu'il voulut attacher lui-même à la porte. (Lepage)

- c. — au lieu du *présent* dans les interrogations dubitatives quand la réponse est présumée négative:

Mais qui sera l'homme d'entre vous qui donne une pierre à son fils s'il lui demande du pain? (Nouv. Test. ed. Martin)

- d. — dans le style de la conversation, au lieu du *présent* afin de donner à la phrase une nuance plus douce: *Quelles sont les personnes que Sa Majesté veut bien désigner pour partners? La reine. Qui vous voudrez, choisissez vous même. (Scribe)*

Monsieur Masham! je vous demanderai un verre d'eau! (Idem)

Il faudra que nous causions de tout cela. (Idem)

Temps secondaires.

Imparfait — Ce temps marque un rapport de simultanéité à une époque écoulée, sans fixer les termes de l'action ou de l'état que le verbe exprime.

1. Il faut donc employer ce temps dans les cas suivants:

- a. — pour indiquer les coutumes et les mœurs d'une époque écoulée, quel y était l'état des choses, et les actes qui s'y répétaient d'ordinaire:

Les sciences et les beaux-arts florissaient sous le règne de ce prince. (Acad.)

On se battait pour avoir le pillage du camp ennemi ou de ses terres; après quoi le vainqueur et le vaincu se retiraient, chacun dans sa ville. (Montesquieu)

Les Bactriens faisaient manger leurs pères vieux à de grands chiens: Alexandre le leur défendit. (Idem)

Quand il était las de lire saint Augustin, il s'amusa avec Rabelais: aussi tout le monde disait du bien de lui. (Voltaire)

De quatre milles en quatre milles on trouvait un prince et une princesse, des filles d'honneur et des gueux. (Idem)

Dès qu'il se tournait vers elle, son visage, son accent, sa parole, devenaient graves tout à coup comme s'il fût entré dans une église. (Octave Feuillet)

- b. — pour exprimer ce qui, au moment où un événement arriva, avait déjà lieu :

Quand nous traversâmes la vallée au retour, le crépuscule dessinait déjà plus nettement sur le ciel la silhouette des arbres et la crête des collines. (Octave Feuillet)

Je me précipitai sur lui: la mort le prenait déjà. (Idem)

J'étais dans mon lit et je dormais profondément, quand il plut au ciel d'envoyer les Bulgares dans notre château. (Voltaire)

Tandis que le grand écuyer avançait vers l'amphithéâtre, arriva un autre valet sur une licorne. (Idem)

Il était sauvage, il devint farouche. (V. Hugo)

Ce n'était que l'isolement, ce fut le vide. (Idem)

- c. — dans les jugements que l'on porte sur les personnes ou les choses qui appartiennent à une époque écoulée, sans que l'on veuille, d'un ton décisif, énoncer ces jugements :

David avait les qualités d'un chef d'école, un caractère ardent et enthousiaste, une volonté énergique. (Vitet)

Patru, Vaugelas, Regnier Desmarais, étaient des esprits justes et fins. (Acad.)

L'établissement de Carthage dans son pays était moins solide que celui de Rome dans le sien. (Montesquieu)

- d. — pour exprimer des faits coïncidant l'un avec l'autre sans en déterminer la durée :

Pendant que la princesse mangeait, quatre pavons, ou paons, ou pans, heureusement muets, l'éventaient de leurs brillantes ailes. (Voltaire)

Elle lui témoignait la plus plate déférence depuis qu'elle la voyait fiancée aux sept cent mille francs de rente du général. (Octave Feuillet)

A mesure que le découragement l'envahissait, il perdait l'entrain du travail et s'abandonnait de plus en plus aux plaisirs faciles des oisifs de sa condition. (Idem)

- e. — dans le style narratif quand on veut donner la description de la scène où se passent les événements dont on va faire la relation, et pour exprimer toutes les circonstances, toutes les observations qui sont insérées dans la narration, sans la porter en avant, et même pour indiquer le premier événement qui y forme, pour ainsi dire, le premier chaînon de la série d'actions qui en compose la partie principale :

Il n'y avait plus personne dans l'église. Une sainte obscurité régnait à travers une multitude de colonnes qui ressemblaient aux troncs des arbres d'une forêt régulièrement plantée. Quelques lampes éclairaient à peine les enfoncements des voûtes; mais à la clarté de plusieurs cierges allumés, on voyait encore briller l'autel du sanctuaire: il étincelait d'or et de pierreries. (Chateaubriand)

Cacambo partit dès le jour même: c'était un très-bon homme que ce Cacambo. (Voltaire)

Un soir du mois de mai, vers onze heures, un homme d'une cinquantaine d'années, fort bien fait et de haute mine, descendait d'un coupé dans la cour d'un petit hôtel de la rue Barbet-de-Jouy. Il monta d'un pas de maître les marches du perron. (Octave Feuillet)

- f. — dans les propositions complétives qui dépendent d'un verbe à un temps passé; lorsque, en se transportant à l'époque où se rapporte le verbe de la proposition principale, il faut, dans la proposition complétive, employer le *présent*; pourvu que ce ne soit ni une maxime générale ni un fait historique que l'on énonce:
Il me parut que ce discours la pénétrait de joie.
 (Prévoſt)

*La bonne femme a mandé au roi qu'elle suppliait
 Sa Majesté de lui donner son dernier fils.* (Mme
 de Sévigné)

*Après plusieurs questions, ils confondirent le tout
 ensemble, de sorte que, venant à leur demander,
 qui était la Vierge, ils répondirent tous l'un après
 l'autre que c'était le créateur du ciel et de la terre.*
 (Eadēm)

- g. — pour indiquer un événement qui était sur le point d'arriver, et qui fut interrompu avant de se réaliser:
Il y a trois ans, un ouvrier a sauvé seul cinq personnes qui se noyaient dans une voiture. (Souvestre)
*Je gagnais ma chambre, quand un tumulte confus
 de voix, de cris et de pas précipités sous le vestibule m'a glacé le cœur.* (Octave Feuillet)

2. Dans les phrases hypothétiques, ce temps doit être employé après la conjonction conditionnelle *si* dans la proposition subordonnée, lorsque la condition qui y est énoncée se rapporte au moment actuel ou à une époque future, et qu'elle est conçue comme une pure supposition:

Si je le savais, je ne vous le demanderais pas.
 (Octave Feuillet)

S'il y a un Dieu, mon cher Rhédi, il faut nécessairement qu'il soit juste: car, s'il ne l'était pas, il serait le plus mauvais et le plus imparfait de tous les êtres. (Montesquieu)

3. Ce temps est souvent employé au lieu d'autres temps dans les cas suivants:

- a. — dans le style narratif, au lieu du *passé défini*, quand on veut énoncer avec beaucoup de vivacité une série d'événements, et, pour ainsi dire, en offrir le tableau aux regards du lecteur; surtout lorsqu'on ne tient pas à garder fidèlement la suite des événements:

Mademoiselle, après les avoir considérés avec la même émotion, en jugea de même. Tous deux étaient saisis d'étonnement; tous deux s'attendrissaient; tous deux pleuraient; leur coeur palpitait; ils poussaient des cris; ils s'arrachaient les portraits; chacun d'eux les prenait et les rendait vingt fois en une seconde, ils dévoraient des yeux les portraits et le Huron. (Voltaire)

Toute la troupe se mettait à genoux, se relevait, allait au pont, baisait la terre, regardait le ciel, étendait les mains, posait le pied en tremblant, allait, revenait, était en extase. (Idem)

- b. — au lieu du *passé défini*, pour énoncer un événement détaché qui est arrivé à une époque à peine écoulée, et dont le souvenir n'a pas encore perdu sa première vivacité:

Ainsi, hier soir, on donnait une pièce nouvelle qui est vraiment ravissante. (Octave Feuillet)

Vous me parliez ce matin de vos pressentiments, de vos espérances. (Idem)

Je regardais tout à l'heure par la fenêtre: tous les arbres ressemblent à des cyprès, et toute la campagne à un cimetière. (Idem)

- c. — au lieu du *passé défini*, dans les phrases qui marquent une citation:

"Chef de la prière, lui disait-elle, je suis chrétienne, c'est le ciel qui t'envoie pour me sauver". (Chateaubriand)

"Songe, me disait-elle, mon jeune ami, qu'un guerrier se doit à sa patrie". (Idem)

- d. — au lieu du *conditionnel passé*, et quelquefois même au lieu du *conditionnel présent*, dans la proposition principale d'une phrase hypothétique pour marquer, d'une manière brève et concise, la conséquence infaillible de la condition qu'énonce la phrase secondaire : *S'il n'avait pas quitté l'épaulette, il avait un bel avenir.* (Octave Feuillet)

Ma foi, ma demande était faite si mon oncle était mort huit jours plus tard. (Augier)

Il avait répondu: Je vous épouse; et en effet il l'épousait, si elle ne s'était pas débattue avec toute l'honnêteté d'une personne qui a de l'éducation. (Voltaire)

M. le maréchal de Berwick fit voir que, si l'on prenait ce parti, tout était perdu, parce que les Castillans se croiraient abandonnés. (Montesquieu)

- c. — au lieu du *conditionnel présent*, dans les propositions complétives qui dépendent d'un verbe à un temps passé, et qui énoncent une intention, une résolution formée :

On m'a dit, chez madame Manchon, que M. Marchand partait lundi prochain pour Bourbon. (Racine)

- f. — dans le style de la conversation, au lieu du *présent* pour marquer ce qui a lieu au moment même de la parole; surtout quand on veut donner à l'expression une nuance de modestie :

Pardon . . . j'aurais voulu . . . Je venais vous demander un grand service. (Souvestre)

Je te trouve à propos; j'avais besoin d'un homme Qui voulût se charger d'un message pour Rome. (Ponsard)

Passé défini — De même que l'imparfait, ce temps marque un rapport de simultanéité à une époque écoulée, mais il s'en distingue en ce qu'il présente tou-

jours comme un fait accompli l'action ou l'état que le verbe énonce; c'est-à-dire que ce temps précise mieux les faits et les époques que ne le fait *l'imparfait*.

Il faut donc employer ce temps dans les cas suivants:

- a. — pour présenter un événement comme un fait historique arrivé dans une période écoulée et déterminée:
Cacambo partit dès le jour même. (Voltaire)
Eustache Le Sueur naquit à Paris en 1617. (Vitet)
César, devenu vieux, eut un ami, qui fut Brutus. (Octave Feuillet)
- b. — pour exprimer une action ou un état qui, pendant toute la durée d'une période circonscrite, avait lieu:
Dès ce moment et pour jamais tout ombrage s'effaça de sa pensée. (Octave Feuillet)
Dès ce moment Jeannot n'étudia plus, se regarda au miroir, et méprisa tout le monde. (Voltaire)
L'Angleterre répondait: Vous resterez en mer, toujours en mer. Et il y resta jusqu'à sa mort. (de Vigny)
Ces agréables relations continuèrent pendant quelques semaines sans paraître changer de caractère. (Octave Feuillet)
- c. — pour indiquer un événement qui arriva, pendant qu'un autre avait lieu:
Tandis qu'avec un plaisir mêlé de terreur je contemplais ce spectacle, l'Indienne et son époux me quittèrent. (Chateaubriand)
J'entrais dans ma seizième année, lorsque je perdis ma mère. (Idem)
Comme il montait l'escalier, il se trouva tout à coup en face du valet de chambre de son père. (Octave Feuillet)
Comme il rendait les derniers soupirs, le médecin parut, et demeura un peu sot, malgré l'habitude qu'il avait de dépêcher ses malades. (Lesage)

- d. — dans le style narratif pour marquer tous les événements qui se succèdent les uns aux autres, et qui forment, pour ainsi dire, le fil de la narration :

En effet, après nous avoir bien laissés courir devant elle comme des souris devant un chat, l'aimable et belle frégate arriva sur nous à toutes voiles, sans daigner faire feu, nous heurta de sa proue comme un cheval du poitrail, nous brisa, nous écrasa, nous coula et passa joyeusement pardessus nous, laissant quelques canots pêcher les prisonniers, desquels je fus, moi dixième, sur deux cents hommes que nous étions au départ. (de Vigny)

Ils suivirent d'abord une longue rue qui portait encore le nom d'une illustre famille maure; cette rue aboutissait à l'enceinte extérieure de l'Alhambra. Ils traversèrent ensuite un bois d'ormeaux, arrivèrent à une fontaine, et se trouvèrent bientôt devant l'enceinte intérieure du palais de Boabdil. (Chateaubriand)

- e. — pour marquer fortement un fait comme passé relativement à l'époque actuelle :

"Il fut un temps, répliquai-je avec des larmes, que j'étais aussi porté dans une peau de castor, aux épaules d'une mère". (Chateaubriand)

J'aime les moines, non pas les moines de la décadence, les moines fainéants et verts gaillards, qui firent la joie de nos pères, et qui ne font pas la mienne. (Octave Feuillet)

- f. — pour exprimer deux faits d'une certaine durée qui, à une époque dont la fin est indiquée, étaient simultanés; surtout quand on veut marquer qu'un autre état des choses est entré dans la suite :

Enfin, il leur servit de jouet pendant qu'ils furent à table, et ils y demeurèrent le reste du jour et la nuit tout entière. (Lesage)

Tant qu'il fit de la dépense, je le reçus favorablement; dès qu'il fut ruiné, il trouva ma porte fermée. (Idem)

Tant qu'il fut simplement député, il eut encore ça et là quelques velléités démocratiques; mais le jour où il fut investi de la pairie, il se reconnut. (Octave Feuillet)

Pendant que Rome conserva ses principes, les jugemens purent être sans abus entre les mains des sénateurs; mais quand elle fut corrompue, . . . on était toujours mal. (Montesquieu)

- g. — quand on veut, d'une manière énergique et décisive, porter son jugement de quelque chose qui se rapporte à un temps passé:

Florence fut le berceau de la peinture moderne. (Acad.)

Ainsi mourut cet homme qui fut sans doute un grand coupable, mais qui pourtant fut un homme. (Octave Feuillet)

La persécution fit toujours ma grandeur: Zopire périra. (Voltaire)

- h. — après la conjonction *si*: 1:0 quand ce n'est pas une pure supposition que l'on présente, mais un fait qu'on admet comme arrivé; — 2:0 quand on veut exprimer que l'on doute que la supposition énoncée soit fondée, et qu'en effet, on est bien tenté de croire que c'est tout le contraire qui est arrivé:

Si mon songe de bonheur fut vif, il fut aussi d'une courte durée, et le réveil m'attendait à la grotte du Solitaire. (Chateaubriand)

Si ce cavalier me charma, j'eus de mon côté le bonheur de ne lui pas déplaire. (Lesage)

Il repoussa donc ces idées, si elles lui vinrent, et, après un rapide coup d'oeil, il demanda son dîner. (Octave Feuillet)

Plus-que-parfait — Ce temps marque un rapport d'antériorité indéterminée à une époque écoulée.

1. Il faut donc employer ce temps dans les cas suivants :

a. — pour exprimer une chose comme antérieure à une chose passée, sans que cette antériorité soit présentée comme immédiate :

Il avait déjà fait deux ou trois lieues; il avait tué trente pièces de gibier à la balle seule, lorsqu'en rentrant il trouva monsieur le prieur et sa discrète soeur se promenant en bonnet de nuit dans leur jardin. (Voltaire)

Tant de lauriers, qui avaient levé leurs têtes jusqu'aux nues, se séchèrent bientôt dans une terre épuisée. (Idem)

M. de la Rochefoucauld nous conta hier qu'à Bruxelles la comtesse de Soissons avait été contrainte de sortir doucement de l'église. (Mme de Sévigné)

b. — après la conjonction *si* dans la proposition secondaire d'une phrase hypothétique dont la proposition principale marque une chose qui, dans un temps passé, n'arriva point, parce que la condition de laquelle elle dépendait, ne fut pas réalisée non plus :

Il est certain que si elle n'avait pas été mangée, elle serait revenue au pays. (Voltaire)

S'il y avait eu une seule vérité cachée dans vos amas d'arguments qu'on ressasse depuis tant de siècles, on l'aurait découverte sans doute; et l'univers aurait été d'accord au moins sur ce point-là. (Idem)

2. Ce temps est quelquefois employé dans les cas suivants :

a. — dans les phrases précédées de la locution à *peine* marquant une antériorité immédiate :

A peine les janissaires avaient-ils fait le repas que nous leur avons fourni, que les Russes arrivent sur des bateaux plats. (Voltaire)

A peine M. George s'était-il mis en garde, que nous ne pûmes douter de sa complète inexpérience au maniement de l'épée. (Octave Feuillet)

- b. — dans le style de la conversation, au lieu du *passé indéfini*, quoique cet emploi soit assez rare:

J'étais né pour être orateur; j'ai la voix et le geste, les dons qui ne s'acquièrent pas: le reste s'acquiert. (Augier)

Mon Dieu! monsieur le comte, il y a si longtemps que les maîtres n'étaient venus à Reuilly. (Octave Feuillet)

Quoi qu'il en soit, ne t'inquiète pas: j'ai décidé que la saison d'être aimé, et d'aimer par conséquent, était passée pour moi. (Idem)

Passé antérieur — Ce temps marque un rapport d'antériorité déterminée à une époque écoulée.

1. Il faut donc employer ce temps pour exprimer une chose comme antérieure à une chose passée dans les phrases où, à l'aide d'une locution marquant un rapport de temps, cette antériorité est présentée comme immédiate:

A peine fut elle entrée dans la chambre de Candide, qu'elle lui dit: (Voltaire)

Quand elle eut disparu, je m'assis sur le banc où elle s'était assise. (Octave Feuillet)

Je n'eus pas fait deux cents pas, que je m'arrêtai pour visiter mon sac. (Lesage)

Je n'eus pas sitôt répondu qu'oui, qu'elle quitta la main de son écuyer pour venir m'embrasser. (Idem)

Après qu'ils m'eurent très-longtemps harangué, ils me firent présent de leur bénédiction, qui était le seul bien que j'attendais d'eux. (Idem)

2. Quelquefois, on le trouve employé pour exprimer une chose faite en peu de temps:

Nous fîmes tous connaissance en peu de temps, et

chacun eut bientôt dit d'où il venait et où il allait.
(Lesage)

Son impatience ne lui permettant pas de ménager son cheval, il eut en peu de temps parcouru tout l'espace qui le séparait de l'objet de son amour.
(Idem)

Futur antérieur — Ce temps marque un rapport de postériorité à l'instant de la parole, et, de plus, un rapport d'antériorité à une époque future.

1. Il faut donc employer ce temps pour exprimer une chose comme arrivée dans un temps à venir:

Ta fille ne sera mariée que quand elle aura couru le monde. (Voltaire)

Dès que je serai sorti du collège, je chercherai la vérité, et je la découvrirai aisément. (Octave Feuillet)

Quand le temps aura fait succéder une douce mélancolie à la vivacité de votre douleur, vous prendrez plaisir à promener vos regards sur des objets si agréables. (Lesage)

2. Ce temps est souvent employé au lieu du *passé indéfini* dans les cas suivants:

- a. — pour exprimer une chose que l'on suppose arrivée:

Il l'aura sans doute écrite avant son départ. (Augier)
Mademoiselle Fernande aura usé la sienne en herbe. (Idem)

Je suis sûr d'avoir vu de la roche très-haute et tout près. C'est le grand Hanois. — Vous aurez vu du brouillard plus épais. (V. Hugo)

Hélas! notre neveu aura fait quelque sottise, et se sera attiré de fâcheuses affaires. (Voltaire)

- b. — pour exprimer une chose qui est arrivée effectivement, mais dont on ne connaît pas encore les détails:

Je ne sais comme on aura réglé les chaises des princesses, car elles en eurent à la reine d'Espagne.
(Mme de Sévigné)

Voilà nos chiennes de nouvelles; j'ai envie de savoir des vôtres, et ce qui sera arrivé de votre procureur du pays. (Eadem)

Conditionnel présent — Ce temps marque un rapport de postériorité à une époque écoulée.

1. Il faut donc employer ce temps pour exprimer une chose qui, à un temps passé, est conçue comme future :

Elle espérait qu'elle trouverait dans ces histoires quelque aventure qui ressemblerait à la sienne, et qui charmerait sa douleur. (Voltaire)

On m'a assuré que je serais toujours heureux tant que je porterais ce petit brimborion sur moi. (Idem)

Je la suivis pour voir ce qu'elle ferait. (Augier)

Je résolus de prendre garde à qui je parlerais dans mes audiences, et de n'être insolent qu'avec des muets. (Lesage)

2. Dans les phrases hypothétiques qui se rapportent au moment actuel ou à un temps futur, ce temps doit être employé dans la proposition principale lorsque la condition dont elle dépend, est conçue comme une pure supposition; et dans toutes les deux propositions, lorsque la proposition secondaire n'est précédée d'aucune conjonction ou bien de *quand*, de *quand même* ou de *lors même* :

Je ne doute pas que si nous pouvions remonter assez haut, nous trouverions la forme du sujet. (Littre)

Si ce n'était point vous désobliger, je vous demanderais votre amitié. (Octave Feuillet)

Je sauverais aujourd'hui le château qu'à la première occasion mon père le vendrait encore. (Augier)

*Je verrais ma couronne au front d'un étranger
Que je serais content, si je puis me venger. (Ponsard)*

Ma bonne, quand je vous écrirais encore quatre

heures, je ne pourrais vous dire à quel point je vous aime. (Mme de Sévigné)

Que pourrais-je pour lui, quand même je n'aimerais pas Léonce? (Mme de Staël)

Mais, dans votre situation actuelle, lors même qu'un homme moins âgé que M. de Fierville serait reconnu pour être l'auteur de la calomnie dirigée contre madame d'Albemar, vous feriez un tort irréparable à votre amie en vous chargeant de repousser l'offense qu'elle a reçue. (Eadem)

Remarque — Souvent, dans les phrases hypothétiques, la proposition secondaire est ou bien sous-entendue entièrement, ou bien incomplète:

Cela ferait si bien dans mon bouquet, cette pomme. (Octave Feuillet)

Vous accepteriez donc à ma place? (Augier)

Il y a des femmes qui épouseront le diable riche. (V. Hugo)

Il faudrait des volumes pour vous conter les propos de cette dernière: madame de Saulx vous plairait et vous plaira. (Mme de Sévigné)

3. Ce temps est souvent employé dans les phrases qui se rapportent au moment actuel ou à une époque future, et qui expriment un doute, un souhait, une surprise, une supposition, ou bien une affirmation qu'on veut adoucir en y communiquant une idée d'incertitude:

*T'incrède, cher amant! moi j'aurais la faiblesse
De trahir mes serments pour ton persécuteur!* (Voltaire)

Aurait-il encore une invention sur le métier? (Augier)

Quoi! Vous seriez don Anastasio? serait-ce mon père que je verrais? (Lesage)

Calderone méditerait-il ma perte? ou bien aurait-il envie de gagner mon amitié? (Idem)

Les gens qui douteraient peuvent les aller voir. (V. Hugo)

Oserais-je demander à Sa Majesté de ses nouvelles?
(Scribe)

*La vérité historique devrait être non moins sacrée
que la religion.* (Napoléon III)

Conditionnel passé — Ce temps marque un rapport éventuel d'antériorité à une époque incertaine.

1. Il faut donc employer ce temps dans les cas suivants :

- a. — pour exprimer une chose, conçue comme une pure hypothèse, comme antérieure à l'instant de la parole ou bien à une chose qui ne se rapporte à aucune époque fixée :

Il aurait pu arriver que, tout en conservant les mots latins, les quatre langues novo-latines eussent un mode tout différent de les traiter. (Litttré)

Si notre âme n'avait point été unie au corps, elle aurait connu; mais il y a apparence qu'elle aurait aimé ce qu'elle aurait connu. (Montesquieu)

Ce n'est pas moi qui vendrais la maison où je t'aurais perdue. (Augier)

- b. — dans la proposition principale d'une phrase hypothétique pour exprimer une chose qui, à une époque écoulée, serait arrivée, pourvu que la condition à laquelle elle était soumise, eût été remplie :

Il est certain que si elle n'avait pas été mangée, elle serait revenue au pays. (Voltaire)

On convint que, sans l'aventure de la tour de Babel, toute la terre aurait parlé français. (Idem)

Si notre âme n'avait point été unie au corps, elle aurait connu. (Montesquieu)

- c. — dans toutes les deux propositions de ces phrases hypothétiques, lorsque la proposition secondaire n'est pas précédée de la conjonction *si* :

Il aurait été résolu à ne point publier ses ouvrages, qu'il y aurait donné le même soin. (Mme de Staël)

Amazan ne savait rien de tout cela; et, quand il l'aurait su, il ne s'en serait guère embarrassé.
(Voltaire)

2. Ce temps est souvent employé au lieu du *plus-que-parfait* et du *passé indéfini* dans les cas suivants:

- a. — pour marquer d'incertitude une chose que l'on suppose arrivée:

Mais, s'il me fallait attribuer ton départ à la fausse idée que tu aurais conçue des dispositions de mon coeur, je te suivrais, pour te détromper, jusqu'au bout du monde. (Mme de Staël)

Milord aurait-il encore intercepté ou acheté quelque billet? (Scribe)

Il fut arrêté que le lendemain, avant le jour, nous partirions tous pour les aller vendre à Mansilla, où probablement on n'aurait point encore entendu parler de notre expédition. (Lesage)

- b. — quand on répète des récits que l'on ne veut pas affirmer:

Selon Jean Püntiner, d'Uri, qui aurait, vers 1414, écrit une chronique locale aujourd'hui perdue, c'était de l'illustre race des Goths que seraient sortis les habitants des trois vallées. — l'an 400, une portion de ses guerriers se serait établie dans le territoire d'Uri, de Schuryz et d'Unterwalden, et cette colonie militaire aurait encore rendu à l'Empire et à l'Église de nombreux services, . . ., ce qui aurait valu aux gens d'Uri le titre de chanceliers perpétuels de la cour romaine etc. (Albert Billiet)

Mode subjonctif.

Temps principaux.

Présent. — Ce temps correspond non-seulement au *présent de l'indicatif*, mais encore au *futur absolu* du même mode:

Je suis pour jamais, que vous le vouliez ou non son ami et le vôtre. (Octave Feuillet)

Je suppose que je sois réellement coupable de toutes les intrigues qu'on me prête. (Idem)

J'espère qu'avant qu'il soit huit jours le peuple fera du nom de Mazarin un mot générique pour exprimer toutes les bêtes de somme, et celles qui servent à tirer. (Montesquieu)

Quelle que soit sa réponse, je lui parlerai; c'est mon devoir. (Mme de Staël)

A la troisième personne ce temps sert, de plus, à remplacer l'impératif:

Que celui qui maudira son père, ou sa mère, meure de mort. (Nouv. Test. éd. Martin)

Qui a des oreilles pour ouïr qu'il entende. (Idem)

Passé — Ce temps correspond au *passé indéfini* et au *futur antérieur* de l'indicatif:

Je ne crois pas qu'on ait fait une plus horrible injustice. (Voltaire)

Je ne doute pas qu'elle ne soit arrivée jusqu'à vous. (Octave Feuillet)

Je t'ai conté mes péchés, tu ne sortiras pas d'ici que tu ne m'aies conté les tiens. (Voltaire)

J'attends, pour l'épouser, que j'aie fait fortune. (Scribe)

Temps secondaires.

Imparfait — Ce temps correspond à l'imparfait et au conditionnel présent de l'indicatif:

Je n'ai fait, d'ailleurs, vous pensez bien, que répondre à ses questions; mais cela a paru l'étonner que j'y pusse répondre. (Octave Feuillet)

Il ne m'a pas adressé en français une seule parole qui ne fût du meilleur ton. (Idem)

Je me promettais, avec cela, de me rendre à Madrid, où je ne doutais point que je ne trouvasse quelque bonne condition. (Lesage)

Ne devint-il que lieutenant-général, on pourrait s'en contenter. (Augier)

Ah ciel! à Constantinople! mais fût-elle à la Chine, j'y vole, partons. (Voltaire)

Plus-que-parfait — Ce temps correspond au *plus-que-parfait* et au *conditionnel passé* de l'indicatif:

S'il avait été vertueux, et s'il eût vécu, son destin était d'être assassiné. (Voltaire)

Nous nous reconnûmes d'abord l'un l'autre, quoique nous eussions changé d'habit, et nous demeurâmes fort étonnés de nous rencontrer inopinément sur un grand chemin. (Lesage)

La foudre qui fût tombée à mes pieds ne m'eût pas causé plus d'effroi que cette lettre. (Chateaubriand)

L'avenir (supposé que l'avenir entende parler de moi) eût fait ce qu'il aurait voulu. (Idem)



22

Errata.

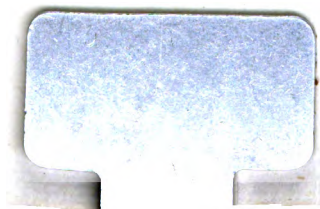
P. 2, l. 24:	héritès	lisez	hérités
" 3, " 5:	a	"	à
" " 29:	cultées	"	cultés
" 10, " 7:	avous	"	avons
" 11, " 16:	néanmoius	"	néanmoins
" 15, " 15:	parté	"	porté
" 16, " 19:	qn'il	"	qu'il
" 17, " 8:	comme	"	comme
" 23, " 26:	ed.	"	éd.
" 24, " 9:	ed.	"	éd.
" 29, " 17:	c. —	"	c. —
" " 26:	ou	"	on





DUE JUN 11 1929

DUE JUL 18 1934



6273.53
Sur la derivation et l'emploi des
Widener Library 003025248



3 2044 086 602 810